

Un thé avec George Clooney

Mais qu'est-ce que je fous là bon Dieu ?

Il y avait un partiel aujourd'hui ? Vraiment ?

Cette simple pensée me tord les boyaux et les noue avec une habileté de marin. Je me liquéfie sur ma chaise, en proie à une série de crampes tenaces. Le stress.

C'est très moche ; ça faisait des années que je n'avais pas ressenti cela.

Calmons nous...

Diagonalisation et inversion d'une matrice avec nombres complexes.

Oh là – attends ! Ca veut dire quoi ce truc, déjà ? On a vu ça récemment ? C'était au programme ? Je n'ai pas révisé ! Je ne savais pas ! Je n'ai pas fait ça depuis un bail !

Je déglutis avec peine.

Il n'y a qu'un exercice, bon sang, ce n'est pas possible ! Bon... Je... J'écris quoi alors ? Je ne sais plus comment on fait, mince !

Je relis l'énoncé, mais la matrice reste la même. Terrifiante.

Tiens, ce salaud de prof de maths en profite pour passer dans les allées avec son sourire de sadique. Pourvu qu'il ne vienne pas jeter un œil par-dessus mon épaule sinon il découvrira une copie blanche. Il va me regarder pathétiquement, ses yeux vont se froncer et je lirai dans ses pupilles un mépris absolu, un dédain humiliant. Ensuite, je me sentirai très mal à l'aise et je bredouillerai n'importe quelle bêtise inintelligible pour me justifier, mais il continuera à avancer d'un air blasé me rappelant à mon statut de sous-merde incapable de réussir le moindre exo de maths. Je préfère ne pas faire plus attention à lui... Avec un peu de chance il disparaîtra.

Non, décidément, il FAUT que j'écrive quelque chose, sinon je fonce droit vers le zéro. La honte ! Je ne peux pas rendre une copie blanche, jamais ! Mes yeux, affolés, scannent l'environnement. La panique semble être ma seule alternative, car je découvre avec effroi l'horloge. L'heure est grave, serais-je tenté de dire. Grave et diablement avancée. Bon sang, cette page toujours blanche !

Je ne sais pas résoudre ce problème. Je panique. Je suis pris au dépourvu, comme un ado dont le père découvrirait en sa présence les revues pornos sous le matelas. Bon sang, comment on fait pour inverser cette matrice à la con ? En décomposition avancée, je lance des coups d'oeils furtifs autour de moi, cherchant le salut dans une tentative éhontée de triche. C'est lâche, mais je préfère encore ça ; je m'arrangerai avec ma conscience un autre jour si j'ai le temps. Je dois absolument écrire quelque chose ; tous les autres grattent, je suis le seul imbécile à mariner dans ma sueur au-dessus de ma copie. Mince. Mince, mince, mince. Faut faire quelque chose.

J'agrippe mon stylo et le malmène nerveusement entre les doigts engourdis de mes mains moites, promenant la mine de façon erratique au-dessus de la copie, ne sachant qu'écrire ni par où commencer.

On peut toujours recopier cette matrice.

Alors, attends... $24\mu+2\beta+3i$: une partie complexe et imaginaire. Ah non, ce n'est pas 24, il y a une virgule. 2,4. Voilà.

Je rature sans égard pour la propreté de ma copie. Fébrilement, je recopie le reste de l'infâme matrice 7X7 d'une écriture inclinée et inquiète. Bon, c'est fait. Déjà, ils verront que j'ai bien lu l'énoncé. Mais mince, cette rature, là, c'est très sale. Où ai-je mis le correcteur ?

Non, je ne l'ai pas.

Tant pis.

Plus que cinq minutes, misère ! Je n'ai pas la moindre idée pour me dépêtrer de ce désastre. Mon ventre se comprime, tétanisé par le misérable échec qui se profile. Je déteste cette sensation. Non, attends, en plus là aussi je me suis trompé en recopiant ! Oh, puis zut, je n'ai qu'à feinter, après tout ! J'écris une solution au hasard, et j'aurai le bénéfice du doute, peut-être que le prof croira que... Non, je délire, là, faut pas compter là-dessus. Une goutte de sueur glisse sur mon front, je l'essuie énergiquement du revers de ma manche. Bon, alors cette matrice...
Je suis en train de craquer. Ca ne va pas...

Puis soudain un doute.

Attends... Où est-ce que je suis, là, déjà ? La... la chapelle ? Je suis dans la salle d'examen du lycée Clemenceau ? Stop, stop, on arrête tout ! Je ne suis plus en prépa ; je ne suis même plus étudiant ! Je n'ai pas remis les pieds là-bas depuis des années ! Qu'est-ce que je me casse le cul à essayer de résoudre ces supplices à la noix ?
Je suis en plein rêve, ma parole – ou plutôt non, je cauchemarde !

D'un coup, je me sens vachement mieux ; je soulage sec.

Et je deviens très pragmatique, du même coup.

Il ne manquerait plus que je *leur* fasse le plaisir de résoudre des partiels dans mon sommeil, non mais ! Ils peuvent toujours se broser, eux et leur matrice. Je n'ai plus la moindre envie pour résoudre ce truc. Pour être même tout à fait honnête, je n'en avais déjà pas envie, mais maintenant, je n'en ai même plus la nécessité ! Et c'est donc le cadet de mes soucis. Qu'ils viennent ! Qu'ils m'humilient avec leurs remarques acerbes ! Je les attends ! Je leur ferai un joli pied de nez, à ces crétins. J'en tirerai même une certaine jouissance, à narguer impunément mes profs de prépa... De toute façon, dans trois minutes, je vais passer à autre chose et enchaîner sur un songe encore plus tordu, alors franchement, leur matrice... Pour un peu j'ai même envie de foutre le bordel dans la salle d'examen, tiens, juste pour la forme. Ce serait franchement fendard ! Je me lève donc, fomentant quelque révolte aussi basse que jouissive, prêt à en découdre avec le carcan oppressant de la guilde des théorèmes esclavagistes quand je réalise que je m'emballe...

TIENS !

Qu'est-ce que je vous disais ? Paf ! D'un coup, plus de prépa, plus de devoir ni de problème de maths insoluble. Tout a disparu. Je n'ai pas eu le temps de jouer les anarchistes, mais à défaut, bon débarras ! Que toutes ces résurgences nauséabondes retournent éternellement se terrer dans un passé d'où elles n'auraient *jamaï*s du s'échapper !

En tout cas, ici c'est cool. Tout ce qui m'entoure est blanc, douillet. Mmmh, il fait bien chaud ! Je crois qu'il faut que j'aille acheter le pain, au fait. Il n'y a plus que du blanc partout autour. Ah, et aussi un trottoir (va falloir que je fasse gaffe au verglas). De fait, je traverse la rue rapidement en saluant un passant de la tête...

George Clooney ?

Ah oui, en effet. C'est bien lui. Un smiley jaune aux yeux rond incrédules jaillit tel un pop-up dans mon inconscient pour résumer ma surprise. Oui, oui, oui ! C'est lui, pas d'erreur ! Il a un sac en papier à la main, comme s'il revenait de courses. Avec son visage un peu rond, la raie grisonnante, le costard... Y'a vraiment aucun doute, c'est le père George. Une excitation incontrôlée surgit en moi : bon sang, il est tout seul ! Il suffit que je l'aborde, et je pourrai sûrement avoir un autographe ! Quel coup de chance, ma parole, je vais pouvoir lui faire dédicacer quelque chose, je... Oui, me mets-je à bafouiller intérieurement, je dois avoir mes cartes de visites. Tiens, je peux même lui en filer une, maintenant qu'on m'en a fait refaire au boulot avec mon nouveau numéro de portable. Et ensuite je pourrai montrer l'autographe

à tout le monde ! Ouais, je vais raconter c'est dans mes mails et les autres vous êtes babas. Oh, ça oui, j'en connais quelques unes qui vont être vertes ! Je me précipite donc, tout fébrile, essayant de dissimuler derrière un pas vaguement anodin l'empressement qui me meut.

- Alors, *what else* ? lui dis-je, dans un effort foireux pour engager la conversation d'une façon qui se veut complice et subtile – mais qui me laisse un arrière-goût de ringardise. Il pouffe de rire. J'ai été minable.
- Je viens pour aider Erin Brokovitch, me répond Clooney-Michael Clayton. (Je crois bien qu'il a eu l'Oscar pour ce rôle – je ne sais plus si il l'a gagné, il faudrait que je lui demande... En tout cas, Clooney est désormais avocat, et j'en prends bonne note.) Et vous ?
- Je fuis la prépa, fais-je avec gravité.
- Oui, il y a mieux ailleurs, qu'il me répond. Vous voulez une tasse de thé ?

Une tasse de thé ?

C'est George Clooney qui demande ? Je le regarde, pris au dépourvu, prêt à éclater de rire à mon tour.

Un doute s'installe... Ah mais oui, c'est vrai. Suis-je bête, je rêve : on ne rencontre pas Clooney dans la rue en allant au collège. Euh, non, en allant chercher le pain. Je m'é gare.

Non mais, franchement : du thé ! Où est-ce qu'il est allé me chercher ça ?

- Du thé ? Vous avez signé un autre contrat ? que je demande au vent.

Oh zut, il s'est barré l'andouille ! Où il est passé, ce guignol de George ? Il aurait pu s'excuser, au moins, je n'ai même pas été capable de lui soutirer une signature...

Bon, pas grave, je vais aller raconter ça aux parents, ça les épatera. Je fais attention à bien descendre du bus au bon arrêt et je me retrouve dans leur ancienne maison, à Nantes. Je suis content qu'ils soient revenus ici, car c'est là que j'ai grandi. Chic alors. Ils sont tous les deux dans le salon, ils regardent *Plus belle la vie*. Je veux leur raconter que c'est énorme, que je viens de rencontrer Clooney dans le bus, mais à peine ai-je ouvert la bouche qu'ils me crient dessus, disant qu'ils veulent regarder leur *soap* en paix, que ce n'est pas possible d'être aussi excité et intenable aujourd'hui, et que je dois aller dans ma chambre sinon ça va barder. Empli d'une colère noire, je les laisse regarder leurs bêtises et je monte en tapant bien comme il faut des pieds dans l'escalier pour faire part de ma bonne humeur communicative.

Cool, ma chambre ! C'est assez surprenant car le lit est placé dans son ancienne configuration, comme quand j'étais tout petit, orienté perpendiculairement au mur avec le bureau placé de profil par rapport à la fenêtre. C'est le papier peint avec les petits papillons. Je pourrais en découper un morceau en souvenir, tiens : je n'avais pas eu le temps de le faire quand on a retapissé la pièce il y a une dizaine d'années... Je vais fermer les volets pour me coucher, vu que je suis visiblement privé de repas. On voit super bien Fourvière ce soir, avec le bout de Tour Eiffel à côté, ai-je le temps de repérer avant de tirer les rideaux.

Bon ceci dit, où est-ce que j'ai mis cette tasse que je cherche depuis trois plombes ?

Ah oui : dans le placard au-dessus de l'évier ! Je me mets sur la pointe des pieds et m'arc-boute par-dessus le bureau pour en extirper une des étagères. Je jette un coup d'œil à la pendule. Déjà midi ? Zut, George risque de s'impatienter. Je n'en ai pas envie : il risque de partir et j'ai même pas pris une photo - ah, oui tiens, mon appareil photo, faut que je l'embarque aussi. J'aurais eu plus vite fait de le faire venir avec moi... Enfin bref.

Je retrouve logiquement George habillé en costume traditionnel tyrolien (il a dû aller déposer ses sous en Suisse) et en pleine conversation avec la voisine, qui elle est en Alsacienne. C'est un peu hallucinant comme scène, mais je ne préfère pas relever car ça pourrait me valoir un autographe qui me passe sous le nez. Ils sont dans le canapé à papoter comme de vieux potes... Le temps que j'arrive, la voisine grimée en Alsacienne s'est

métamorphosée en Nicole Kidman. Même si elle s'est habillée avec sa robe de diamants de Moulin Rouge – ce qui veut dire qu'elle a voyagé dans le temps pour venir du début du XX^e siècle, on ne l'aurait jamais imaginé en la voyant comme ça – c'est nettement plus logique que de voir George causer avec la voisine. Oui, on ne me la fait pas : Nicole et lui ont joué ensemble dans *Le Pacificateur*. Mimi Leder, 19 novembre 1997, premier film produit par DreamWorks, le studio de Steven Spielberg, me précise avec un rythme effréné de mitrailleuse inassouvie la fonction mémoire de mon cerveau. Je dois d'ailleurs en avoir l'affiche, continue cette même fonction après avoir repris sa respiration.

Eh bien voilà ! Je pourrai la leur faire dédicacer à chacun d'eux (il suffit d'un bon marqueur comme celui dans la cuisine) plutôt que de les faire griffonner sur des coins de carte de visite, commence-je à m'emballer avant de me souvenir que cette affiche est à Lyon. Ou bien... non, en fait, elle est à Nantes, non ? Bon... je n'en sais rien, je ne me souviens plus. Tant pis.

Pffff, de toute façon Nicole s'est de nouveau évaporée (pour changer) et je suis au bord de la mer, en Normandie, là où j'ai passé je-ne-sais-combien d'étés. Flûte, je suis en chaussons dans le sable ; je vais en mettre plein mes chaussettes puis en traîner partout dans le salon... Quelle andouille je fais !

Je vois aussi que le sapin à côté de la cabine téléphonique a été replanté.

Cabine téléphonique ?

Réflexe pavlovien : en un rien de temps, le collectionneur que je suis s'y précipite en quête de télécartes, accroupis pour sonder la boîte à cartes usagées sous la tablette. Justement, le réceptacle n'est pas fermé à clé et il en tombe une dizaine d'un coup quand je fais basculer la trappe. Chic, chic, chic alors ! Je ramasse les cartes ainsi que la quinzaine d'autres qui traînaient cachées dans la poussière, sous les papiers journaux froissés au sol. Il y en a des rares ! Et des nouvelles : je ne les ai pas, c'est une pêche miraculeuse ! Je retourne en quatrième vitesse chercher mon catalogue de télécartes dans le tiroir de mon bureau (à Nantes, évidemment) : le manuel confirme mon verdict et met en lumière de nombreuses variétés et une valeur mirobolante pour chacun des spécimens ! J'ai encore trouvé des pièces rares ! Je les mets bien à l'abri, tout content, et je coche les références de mes trouvailles dans le catalogue.

Cet évènement m'a rendu guilleret. Il semblerait que je me sois maintenant en maillot de bain sur la plage. J'ai donc quitté Nantes comme j'y suis revenu, en un claquement de doigts. George a dû se barrer pour reprendre ses consultations aux urgences et j'ai même pas eu le temps de partager son thé. De toute façon j'ai dû poser mon mug quelque part sans pouvoir dire où. Nous sommes en mars (c'est ce que me souffle mon instinct, du moins) mais dans le même temps, je suis convaincu que l'eau est chaude aujourd'hui (sûrement une preuve indubitable de cette histoire de réchauffement climatique) et qu'un bon bain va me faire le plus grand bien !

Ni une ni deux, le temps d'y penser je suis dans l'eau. C'est incroyable d'ailleurs de voir à quel point je nage mieux. Hop, hop, hop, trois brasses et je suis déjà loin de la jetée. Hop, encore deux, et je suis à la limite du chenal. Eh, regardez, je nage le crawl comme un grand ! Tac, tac, même le papillon. Ça vous en bouche un coin, hein ? Ouais, ben à moi aussi. Je suis sûr que maintenant je peux m'inscrire en club, dis donc, voire même aux JOs.

Je m'arrête, circonspect. Il y a des jeunes frimeurs qui se la pètent sur des jets-ski. Ces fous foncent comme des malades, c'est vraiment du n'importe quoi, tempête-je en moi-même devant un tel étalage de bêtise. En plus, pfff, ils ont laissé leurs motos tourner sur la jetée. Pollueurs ! Vous êtes complètement irresponsables, espèces de... de... de *jeunes* ! En plus, ils ont des gros logos de marques de sport sur leurs maillots : je te le dis, ce ne sont que des ouaichs de frimeurs. N'importe quoi, vraiment ; ça m'exaspère, j'ai envie de les biffer.

C'est à cet instant qu'un requin blanc passe par là. Le traître ! La vilaine bête s'acharne d'un coup et sans raison à me mordiller avec application la cheville, refusant de la lâcher, avec ses grandes dents en pointes qui me picotent les mollets. Aïe, ouille. Non mais, oh, ça ne va pas la tête ? Ca fait super mal ! Je m'énerve, je panique, je m'agrippe à ma planche en mousse rouge avec Mickey dessus mais mes doigts trempés glissent et elle m'échappe. Je fais de grands moulinets avec les bras pour m'équilibrer et de mon pied libre, révolté, je m'active à marteler avec une violence non contenue, avec rage même, le museau de l'infâme bestiole : je prendrai le temps de me noyer plus tard. La bête se rend vite compte que je suis son maître et elle ne rigole plus, maintenant qu'elle s'en prend plein le pif : le squale s'enfuit finalement, en couinant lamentablement. Ah-ah ! Bien fait ! Faut pas venir me chercher, sinon on me trouve, non mais oh ! Faut pas pousser le bouchon. Cet idiot n'a qu'à aller bouffer les merdeux sur leur jet ski, ça leur fera les pieds et ça nous fera des vacances. Bande de cons qui se la pètent !

Par contre je ne sens plus mon pied maintenant...

D'ailleurs, je n'ai plus pied, non plus. L'expression est bien choisie, tiens.

Je n'ai plus pied, alors je coule. J'avais bien dit que je prendrai le temps de me noyer plus tard. Ben voilà, on est plus tard.

Bloups. Je coule comme une pierre et je bois la tasse. Beurk, c'est salé. Mon cœur s'emballe, je bats de mon pied restant et des bras, retrouvant ma voie jusqu'à la surface.

Pas le temps de crier, je coule à nouveau.

J'avale de l'eau, je... Je ne peux plus reprendre mon souffle, je suffoque. Le sel envahit mon nez. Je... Au secours !

Bloups encore, j'avale la mer à gros bouillons.

J'ouvre la bouche pour hurler ma peur : à l'aide ! Je me noie, je... BLOUPS. Au secours, où ils sont passés, tous ? Vite, à l'aide... Je vais mourir, oh-là, à moi...

A l'aide ! Vite ! Bloups. Quelqu'un, n'importe qui ! Bloups. Même George, si tu es dans le coin ! Bloups, bloups et rebloups. Non, toujours personne ? Eh, mais je me noie, je vous signale, là...

Je n'y tiens plus. Je déteste cela.

Bloups... je ne vois plus rien du tout.

Je me force à ouvrir les yeux.

Je perds conscience, je rebois la grande tasse de thé. George s'est bel et bien cassé : dès qu'il s'agit de lever le petit doigt, y'a plus personne...

Je DOIS ouvrir les yeux. Je me force très fort... Vite, je me noie !

Au prix d'un immense effort, j'écarte enfin mes paupières.

Je me retrouve dans mon lit, assis, regard hagard et souffle court. C'est du n'importe quoi, mes rêves !